

Qui finance le renouveau du cinéma turc? Entre l'étatique et le privé

Aliénor Ballangé

Number 267, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63507ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ballangé, A. (2010). Qui finance le renouveau du cinéma turc? Entre l'étatique et le privé. *Séquences*, (267), 34–35.

Qui finance le renouveau du cinéma turc? Entre l'étatique et le privé

Déjà affaibli par l'arrivée en masse du téléviseur dans les années 1970, le cinéma turc subit une crise profonde à partir du coup d'État fascisant de 1980. À cette époque, les secteurs de l'art et de la création, largement considérés comme inutiles et subversifs, doivent faire face à une restriction drastique de financement. Tant et si bien qu'une infime minorité de réalisateurs est encore à même de mener à bien son projet.

ALIÉNOR BALLANGÉ

Pour Reha Erdem, « la coproduction est vitale et indispensable. Elle permet aux films de trouver les moyens de distribution internationaux qui les font vivre ».

Pourtant, un cinéma matériellement plus modeste fait son apparition et semble faire de nécessité vertu en développant une esthétique simplement efficace et en se tournant vers le mécénat étranger. Or, si l'on poursuit dans l'hypothèse qu'il existe véritablement un renouveau du cinéma turc depuis les années 90, il semble indispensable de s'interroger sur les moyens dont celui-ci dispose pour assurer réalisations, productions et diffusions. Force est

alors de remarquer qu'un gouffre semble séparer le cinéma populaire turc, inspiré des *superproductions* américaines principalement financées par des fonds privés, et le cinéma d'auteur, encouragé depuis peu par le ministère de la Culture, mais encore généralement confronté à l'incertitude de l'achèvement.

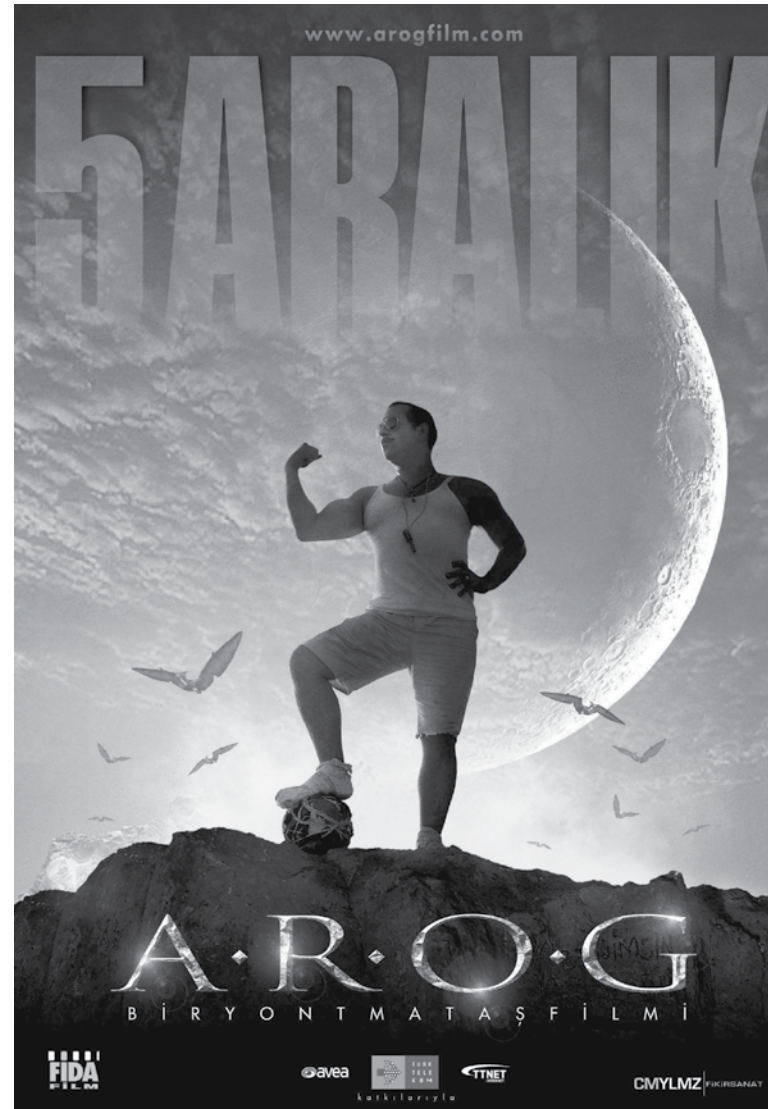
« Il y a trois solutions pour faire des films en Turquie, explique Ahmet Boyacıoğlu, secrétaire général de Festival on Wheels. Soit, vous êtes un businessman, vous avez un million d'euros et vous réalisez une comédie stupide qui vous en rapporte cinq. Soit, vous êtes un producteur ambitieux, prêt à mettre de votre poche, vous cherchez l'aide du ministère, du fonds Eurimages et vous tentez le coup. Soit vous n'avez rien, vous prenez une caméra digitale et vous vous lancez en espérant vous faire remarquer dans un festival.¹ »



L'une des premières caractéristiques de la vie culturelle en Turquie est la présence quasi monopolistique du secteur privé dans le domaine du financement des activités culturelles et du patrimoine artistique national. Actuellement, le succès des films locaux au box-office permet de drainer une quantité sans précédent de capitaux au sein de l'industrie cinématographique nationale. Ainsi, selon l'Ankara Cinema Association, les chaînes de télévision sont de plus en plus intéressées par l'achat de films locaux avant même leur sortie en salle². Mais encore faut-il que les produits soient suffisamment prometteurs du point de vue commercial pour que ces investisseurs (vedettes venues de la télévision, banques, commanditaires) y trouvent leur compte. Comment comparer le profit, et donc le retour sur investissement, que peut apporter un film comme **A.R.O.G**, dont les recettes s'élèvent aujourd'hui à 30424262TL*, avec des films plus modestes comme **Les Trois Singes** de Nuri Bilge Ceylan (1172301TL) ou **Des temps et des vents**, de Reha Erdem (178866TL)³? Cette exigence de rendement explique l'indéniable favoritisme du privé pour les films populaires et autres *superproductions*.

En ce qui concerne les petites productions d'art et d'essai, la solution consiste à profiter de l'actuelle renommée du cinéma turc pour trouver du financement étranger lors de festivals. Pour Reha Erdem, «la coproduction est vitale et indispensable. Elle permet aux films de trouver les moyens de distribution internationaux qui les font vivre». Ainsi, son cinquième long-métrage, **My Only Sunshine**, est-il coproduit par la Turquie, la Grèce et la Bulgarie. Autre exemple : **La Boîte de Pandore**, de Ye im Ustaolu, réunit la Turquie, la France, l'Allemagne et la Belgique. Toujours dans ce même registre européen, notons l'importance du Fonds de soutien Eurimages qui a aidé la coproduction turque à hauteur de vingt millions d'euros pour 57 films en 2008.

Enfin, cela fait maintenant une dizaine d'années que le gouvernement a décidé de participer au développement de films dont le financement ne saurait être trouvé dans le secteur privé. Ainsi est créé en 2005, au sein du ministère de la Culture et du Tourisme turc, le «Bureau général du cinéma et des droits d'auteurs». Ces fonds aident à la production, soutiennent la postproduction et bénéficient à une trentaine de films par an. Selon Enis Köstepen, journaliste dans la revue de cinéma *Altyazi*, cette aide a été particulièrement bénéfique à nombre de films aujourd'hui partie prenante du renouveau cinématographique turc : **My Marlon and Brando**, **Autumn**, **Wrong Rosary**, et **Black Dogs Barking**. Il ajoute : «Il est certain que ces fonds gouvernementaux ont été d'une importance cruciale : au-delà de leur impulsion économique, leur mise en place et les résultats obtenus ont fortement stimulé, motivé et créé un débat au sein du cinéma turc»⁴. Deniz Yavuz, de la revue *Antrakt*, nous renseigne sur la manière dont fonctionne cette aide : «Le financement des films se fait au travers d'un prélèvement fiscal sur chaque ticket vendu. Le montant ainsi recueilli sert à financer les projets cinématographiques qui sont sélectionnés par un comité gouvernemental. Les critères de sélection ne se définissent pas en termes de sujets, sauf



peut-être pour les plus controversés. Cet encouragement dure depuis plus de vingt ans et sera certainement pérennisé. Au fil des années, certaines modifications ont été apportées sur les plans juridique et financier. Il n'y a pas un nombre fixe de films choisis : il peut y en avoir 10, 30 ou 50. Les sommes varient également : l'année dernière, un film a été financé à hauteur de 270000. Il est à noter que le financement couvre également l'écriture des scripts, la diffusion des films, les courts métrages et les documentaires.»

Toutefois, cela ne saurait garantir un financement stable, régulier et conséquent à l'art cinématographique. Reha Erdem l'a d'ailleurs compris à ses frais : «Pour mon dernier film, **Kosmos**, je n'ai reçu aucune aide au niveau de la production. Ce sont juste des amis qui m'ont donné de l'argent»⁵...

¹Cahiers du cinéma, juillet-août 2009

²Sinema Gazetesi, Variety, Hürriyet, Timeturk, OBS

³Site du box-office turc : <http://www.boxofficeturkiye.com>

⁴«The Contemporary Landscape of Filmmaking in Turkey»

⁵site de la Saison de la Turquie en France : <http://www.saisondelaturquie.fr/>

*Une livre turque équivaut à 0,5 et 0,7 CAD